

Le tennis au service de Jacques Poulin

Georges Desmeules

Numéro 114, été 1999

Écriture et sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

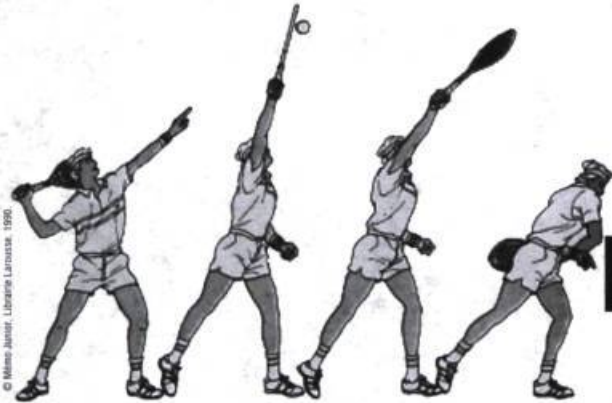
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desmeules, G. (1999). Le tennis au service de Jacques Poulin. *Québec français*, (114), 80–82.



© Michel Joubert, Librairie Larousse, 1990.

Le tennis au service de Jacques Poulin

PAR GEORGES DESMEULES

Le sport occupe une place de choix dans l'imaginaire occidental. En effet, on peut aisément le décoder comme une métaphore filée des repères idéologiques et guerriers de tout un univers. Ainsi peut-être en est-il du soccer (le foot de nos cousins français, les plus récents champions en titre de la Coupe du monde). Ce sport « démocratique », car personne ne peut y utiliser ses mains, enlevant à l'humain ce qui le distingue des animaux et niant du coup (le temps d'un match) toutes les avancées culturelles et artistiques de la modernité, se serait-il développé en même temps que les principaux régimes monarchiques perdaient du terrain en Europe ? Peut-être, car le soccer se déroule de façon apparemment anarchique, les joueurs des deux clans s'entrechoisant au gré des déplacements paraboliques d'un ballon rond comme une tête guillotinée. De même la rareté des buts, la difficulté d'élucider des stratégies souvent fort complexes et le nombre considérable de matchs nuls correspondent à la difficulté de déterminer un véritable vainqueur dans la tourmente de l'histoire européenne.

Si on se plaît en certains lieux à considérer le soccer comme le seul sport universel, il est manifeste que les Américains du Nord, dont nous sommes, ne le voient pas d'un même œil. Les habitants des États-Unis se passionnent d'ailleurs pour deux sports, le football américain et le baseball, qui ont peu en commun avec le foot, si ce n'est le nom du premier. Mais rien n'interdit de filer la métaphore unissant sport et politique¹, afin de relier le développement du football à la guerre fratricide de Sécession américaine, et le baseball à la Conquête de l'Ouest mythique.

Le terrain de football se divise en zones strictement mesurées, que les deux équipes se disputent verge par verge, en chérissant un ballon dont la forme oblongue rappelle les obus que les frères ennemis se firent mutuellement pleuvoir sur la tête. Le coup d'envoi initial le suggère d'ailleurs éloquentement. Qui plus est, le déroulement du jeu reprend le procédé des batailles rangées, dans lesquelles chacun joue un rôle rigoureusement codifié, du simple soldat-plaqueur, au général-quart arrière.

Si le déroulement d'un match de football correspond à n'importe laquelle des horreurs guerrières modernes, le baseball représente par contre un idéal plus spécifiquement américain. En effet, le sport national étasunien

met en place, à chaque présence au bâton, un joueur qui doit affronter toute une collectivité adverse, en quête d'une réussite qui fera de lui un véritable *self-made man*. Ses talents servent tout autant sa gloire personnelle (calculée en statistiques qui ne font pas honte aux plus abstraits systèmes de cotations de Wall Street, voire en salaires astronomiques) qu'une stratégie d'entreprise élaborée par un manager dont les volontés s'expriment par symboles, une fois qu'il s'est tapi dans un abri aux allures de bureau de direction.

Qui plus est, le baseball se joue sur un terrain mettant en abyme l'espace américain. À partir d'un point précis (le marbre) où des règlements stricts régissent le comportement de chaque participant, le frappeur cherche à propulser la balle vers les vastes espaces du champ extérieur, où règne la loi du plus fort. Le véritable dieu de ce sport est d'ailleurs celui qui multiplie les coups de circuit, ces frappes qui transforment la balle en soleil couchant par-delà les bras tendus d'adversaires impuissants et de la ligne d'horizon du stade, nécessairement tourné vers l'ouest (comme une mosquée fait toujours face à l'est) en vertu de cette métaphore. L'ambiguïté américaine se trouve également dans le trajet qui ramène ce cow-boy nouveau genre au marbre, donc à son point de départ, et qui fait de la conquête des espaces infinis une aventure toujours à recommencer. Confirmant le caractère sacré de cette quête, les amateurs exaltés se disputent comme autant de reliques saintes les « souvenirs » de cette expérience extatique (témoin la frénésie des amateurs fortunés pour s'approprier la balle du circuit du mastodonte McGuire abaissant le record mythique de Roger Marris, l'an dernier). Cette lecture remettrait alors en question l'affirmation de George Bowering, selon qui le baseball « c'est le postmodernisme : presque uniquement du signifiant, peu de signifié, du moins si on le prend comme métaphore² ».

Sport et imaginaire québécois : le tennis vu par Jacques Poulin

Ce long préambule met en relief deux choses : d'une part, la fonction métaphorique du déroulement d'un sport, qui calque les méandres de récits historiques nationaux ou transnationaux ; d'autre part, le rapport établi entre l'aire de jeu et les lieux dans lesquels s'inscrit un imaginaire

collectif. À cet égard, parler des rapports entre sport et littérature québécoise devrait normalement nous amener à parler de hockey. Toutefois, malgré les figures immortelles des Richard, Béliveau et Lafleur, dont les exploits ont toujours été précédés de notre hymne national bilingue, tel que torturé au Forum, il semble que notre sport national ne décrive pas une aventure qui nous soit spécifique. Bowering note à cet effet « qu'au pays, les romanciers et auteurs de nouvelles semblent s'intéresser davantage au baseball qu'au hockey. Chaque automne et chaque hiver, les comptoirs de livres reçoivent des piles de nouveautés sur le hockey, mais elles sont presque toujours l'œuvre de tâcherons du journalisme³ ».

Si le hockey possède une valence métaphorique, il traduit peut-être la volonté de triompher de nos hivers qui ne savent pas mourir, mais exprime aussi un incurable machisme qui ne sied pas véritablement à notre identité. Jacques Poulin ne se laisse pas prendre à ce pseudo-mythe du hockey. Il en illustre d'ailleurs la violence conquérante dans *Le cœur de la baleine bleue*, alors qu'un joueur au physique imposant supplante un écrivain cardiaque auprès de la femme de ce dernier.

L'opposition entre le hockeyeur, qui rit avec fierté de ses bagarres et qui se montre incapable de rêver, et le romancier obsédé par la tendresse et la mort témoigne d'un fossé infranchissable dans l'imaginaire de Poulin entre un sport où tous sont recouverts d'une carapace et l'écriture qui se pratique à cœur ouvert. L'écrivain se prénomme justement Noël, un nom qui traduit le froid qui l'habite, mais aussi la douceur de cette fête, ce qui lui fait dire que « la douceur la plus grande, c'est la mort⁴ ».

C'est plutôt du côté du tennis que Poulin se tourne pour reprendre à son compte la métaphore sportive. Dans *Les grandes marées*, il développe longuement les rapports entre le tennis et l'espace imaginaire national, par le biais de son héros, Teddy Bear. Celui-ci est un traducteur de bandes dessinées, également gardien d'une île déserte, l'île Madame, mais à qui son patron n'a pas avoué qu'une machine traductrice exécute son travail bien plus efficacement que lui.

Pourquoi ce sport ? Vraisemblablement parce qu'il oppose des adversaires qui n'auront jamais le loisir de se toucher au cours d'un match, si ce n'est lors de la poignée de main finale qui scelle la trêve constituée d'intervalles de vie plus ou moins futiles entre deux rencontres. Le tennis isole donc les adversaires au moyen d'un filet qu'on ne peut toucher sous peine de perdre le point en cours. La victoire s'obtient non pas en fonction de la force brute des protagonistes, mais plutôt grâce au contrôle et à l'endurance, en tout cas dans la version traditionnelle qu'évoque Teddy Bear. Le tennis est d'ailleurs un sport meublé de nombreuses conventions qui le « civilisent ». Teddy Bear prête ainsi une attention maniaque à son équipement, et c'est la preuve qu'il pénètre les arcanes mystérieux de cette activité qui lui convient si bien.

Ses préparatifs sont explicitement qualifiés de « cérémonial⁵ ». Pour lui, tous les gestes et les attitudes prennent des allures de rite : il se réfère d'ailleurs à la bible de ce sport, « un livre du grand William T. Tilden » (p. 26) et respecte scrupuleusement les consignes de cet ancien champion, tant et si bien qu'il trouve plaisir à jouer à vide, simplement en imaginant une situation de match. D'ailleurs, une raquette et une balle lui permettent de simuler un rapport réel avec un autre être humain puisque,

prenant sa raquette, « il ferma la main sur celle-ci de la même façon qu'il eût serré la main de quelqu'un » (p. 27) et que le commandement de Tilden, « Keep your eye [sic] on the ball » (p. 26), lui ordonne de plonger son regard dans l'œil vide d'une balle comme s'il s'agissait de celui d'une personne vivante.

Ces préparatifs stricts l'opposent, d'abord en solitaire, à une machine lance-balles, le Prince, dont la régularité implacable comble le traducteur, maniaque de précision, mais garantit l'inévitable défaite de l'humain contre la mécanique servile. Pourtant le Prince, noir et solidement bâti, se révélera un ami. Le nom même de la machine rappelle l'aristocratie royale, tout comme le rôle de celle-ci dans l'histoire du tennis, puisque ce sport pratiqué à la cour de France a été popularisé par l'aristocratie anglaise. Le tennis incorpore donc ici les deux grands traits de notre identité, à la fois française et anglaise. De même, son caractère classique l'éloigne des sports plus « démocratiques » évoqués plus haut et relie le héros à ses origines nationales pré-révolutionnaires.

Par contre, le nom de la machine est d'abord celui d'une compagnie américaine qui, dans la réalité, fabrique des machines lance-balles et des raquettes. Cette compagnie a amené une révolution dans l'histoire de ce sport, grâce à l'introduction de raquettes élargies, plus faciles à maîtriser, qui sont alors en train de reléguer aux oubliettes les raquettes conventionnelles, comme celle qu'utilise Teddy Bear.

Ce côté républicain va toutefois à l'encontre des goûts du héros, qui préfère les produits européens traditionnels. En effet, ses vêtements portent la marque Fred Perry, il utilise une raquette Dunlop tressée avec du cordage Victor Imperial, toutes des marques britanniques. Le Prince constitue alors un témoignage du passé, mais il annonce aussi l'avenir, potentiellement effrayant aux yeux de Teddy Bear. Le héros serait ainsi un authentique Québécois, préférant l'apparente sécurité d'un *statu quo* attrayant, car il ne voit pas l'impasse dans laquelle le confine ce Prince proprement machiavélique.

Si l'arrivée de Marie peu de temps après comble Teddy Bear d'aise et lui fournit une nouvelle partenaire, c'est en fait le début de la fin pour le pauvre traducteur. L'île se peuplera bien vite de nouveaux arrivants, qui finiront par rejeter le tennisman à l'eau. Pourtant, comme son compagnon, Marie « aime beaucoup le tennis » et « trouve que le Prince est très beau » (p. 40). Elle joue d'abord à ses côtés contre la machine et, ensemble, ils paraissent un temps en maîtriser la puissance. Cependant la machine les absorbe au point qu'ils n'entendent pas arriver un hélicoptère et ont « à peine le temps de s'écarter pour le laisser atterrir sur le court » (p. 70).

Les nouveaux insulaires et les ennuis physiques du traducteur limitent la pratique sportive de ce dernier. Le personnage de l'Auteur, dont le rêve est d'écrire le grand roman de l'Amérique, incarne son dernier adversaire. Mais, devant les réticences du traducteur, celui-ci demande insidieusement : « Vous avez peur de jouer avec un homme ? » (p. 114). L'Auteur, ne comprenant manifestement rien à l'étiquette sportive du tennis, « détaill[e] avec un certain mépris le costume d'un blanc impeccable que port[e] le traducteur » (p. 113) et préférerait avoir une raquette de fabrication américaine. Il se permet de jouer torse nu et avec ses bottes, et la partie ne dure pas longtemps puisqu'il pratique ce sport à la manière d'un

baseballeur, en abîmant le filet et le terrain. Lui et l'Homme Ordinaire se liguent plus tard, lors d'une séance destinée à faire réagir Teddy Bear, pour « expédi[er] les balles par-dessus la clôture et dans toutes les directions » (p. 197), comme s'il s'agissait d'un entraînement au bâton.

La déchéance physique réduit éventuellement Teddy Bear au rôle de spectateur d'un Prince qui « ne commet aucune faute », qualité qui lui « réchauffe le cœur » (p. 170). Après qu'on a décrété qu'il est de trop, le héros doit partir vers une autre île où il découvre un homme statufié dans une position qui évoque la position d'attente du service de l'adversaire, à la différence que la raquette se voit ici remplacée par un fusil.

En terminant, il semble légitime de « lire » le court de tennis comme une métaphore spatiale du Québec. Il s'agit d'un terrain dont les dimensions sont déterminées par des mesures anglaises (on calcule tout en pieds et en pouces au tennis) et dont la clôture s'oppose à l'ouverture vers l'infini du terrain de baseball. La ligne de fond n'est pas ici un objectif à dépasser, mais bien une frontière fermée, et le terrain se divise en zones qui se prêtent bien à toutes sortes de partitions selon les diverses étapes du jeu, au service ou dans la phase d'échange, en simple ou en double.

Poulin paraît conscient de ce rapport analogique entre le court et l'espace québécois puisqu'il décrit longuement l'île Madame comme une sorte de terrain de tennis, divisée par « les soixante-quinze courbes du sentier » (p. 198), et où se trouvent deux maisons, l'une au nord et l'autre au sud. Le court réel se trouve d'ailleurs en plein centre de l'île et fascine la plupart des habitants, au point où le professeur Mocassin rêve de le creuser pour démontrer que les courbes du sentier témoignent des « profondeurs de l'inconscient humain » (p. 144). Bref, à l'instar du baseball, que Poulin évoque à quelques reprises par le biais du personnage de Charlie Brown, le tennis constitue un point de départ intéressant pour une relecture d'œuvres de fiction : on y trouve les traits constitutifs d'une identité nationale composite et distincte, et il revient à Poulin d'en illustrer la puissance métaphorique.

Notes

1. À propos des liens entre sport et politique, voir Laurent Laplante, « Poussés par Machiavel, Orwell gouverne et Roth lance la balle », dans *Nuit blanche*, n° 29 (octobre-novembre 1987), p. 34-43.
2. George Bowering, « Le baseball et l'imaginaire canadien », dans *Nuit blanche*, n° 29 (octobre-novembre 1987), p. 45.
3. *Ibid.*, p. 46.
4. Jacques Poulin, *Le cœur de la baleine bleue*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 145.
5. Jacques Poulin, *Les grandes marées*, Montréal, BQ, 1990, p. 25 ; toutes les références subséquentes proviennent de cette édition.

Place au hockey !

Le hockey serait notre sport national ? Si tel est le cas, nos athlètes l'ont bien caché lors des derniers Jeux olympiques d'hiver... La littérature de jeunesse a aussi ses héros du hockey. Des héros souvent plus modestes qui ne manquent pas pour autant de courage. De quoi vous donner l'envie d'une « échappée » toute littéraire !

PAR JEAN-DENIS CÔTÉ

Le hockey, c'est souvent le lot des garçons. Pourtant, dans *Sophie lance et compte* de Louise Leblanc l'héroïne est bien déterminée à jouer au hockey. La pression des pairs, qui s'exprime par la peur de faire rire de soi, freine quelque peu l'enthousiasme de la jeune fille. Les paroles sages de sa grand-mère viennent dissiper toutes les incertitudes : « Il ne faut pas s'occuper des autres. Ils s'arrêtent toujours de jouer après le tour de magie. [...] Réaliser son rêve, c'est le faire sortir de sa tête. Comme le magicien fait sortir un lapin de son chapeau. Et quand les autres voient le lapin, ils ne rient plus. Ils te regardent avec des yeux remplis d'admiration » (p. 16-17).

Forte de ce conseil, Sophie convainc son frère Laurent de feindre la maladie pour qu'elle puisse le remplacer à la position de... gardien de but, sans doute la plus importante ! Mais la recrue éprouve plus de difficultés à convaincre les joueurs des Lutins rouges de sa capacité à jouer. Une fois cet obstacle franchi, elle fait

